

L'Express

Amélie Nothomb: "Je suis une mystique sans religion"

Par François Busnel (Lire), publié le 27/08/2010



Franck Courtès pour Lire

Elle a écrit toute la matinée. Est passée à son bureau, aux éditions Albin Michel, où elle a répondu à quelques dizaines de lettres de lecteurs. A passé une heure en compagnie de notre photographe. Puis s'est rendue à Lire, où s'est déroulé cet entretien. Amélie Nothomb n'a rien de la star mégalomane et intouchable que les apparences laissent entrevoir. Tout, chez elle, se situe par-delà les apparences, justement. A l'heure où elle publie son meilleur roman, *Une forme de vie*, formidable réflexion sur le pouvoir de l'écriture mais aussi sur le but et le sens de la littérature, elle accepte de fendre un peu plus encore l'armure (japonaise) qu'elle s'est forgée au fil d'une carrière qui a fait d'elle l'écrivain belge le plus populaire de France.

Comment êtes-vous devenue écrivain ?

Amélie Nothomb. En lisant. Ma graphomanie est relativement tardive. J'ai commencé à lire et ce fut une boulimie. A trois ans, je lisais conjointement *Tintin en Amérique* et la Bible. La Bible qui était tombée en froid à la maison. Je viens d'une famille extrêmement catholique mais, à ma naissance, mes parents venaient de perdre la foi. Ils ne cessaient de dire du mal de

la religion. J'entendais parler de la Bible sans arrêt mais sans savoir ce qu'elle contenait vraiment. Du coup, je l'ai lue en cachette. C'était très intéressant !

A trois ans... Comment aviez-vous appris à lire ?

A.N.T oute seule. Dans *Tintin en Amérique*. Je me souviens encore du moment où j'ai senti la puissance des mots : le moment où une vache ressort d'une machine à broyer sous la forme d'une boîte de corned-beef. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que je savais lire, grâce à *Tintin*.

Cette vignette est en effet saisissante : elle montre à la fois une métamorphose (la vache apparaît à un bout de la machine et, à l'autre bout, est devenue corned-beef) et une manipulation (on cherche à éliminer Tintin de la même manière). Or ces deux thèmes, métamorphose et manipulation, sont présents dans tous vos livres. Sans jouer les psychanalystes de bazar, que faut-il y voir ?

A.N. Que la lecture est une forme suprême de consommation, au sens biblique du terme. L'acte de lire est un acte d'appropriation extrêmement fort. Il y a, dans le fait d'être lu, quelque chose d'effrayant : j'adore être lue, mais, en même temps, je me demande comment je fais car je me laisse approprier par un grand nombre de gens. Cela dit, c'est moi qui ai commencé : je me suis approprié un très grand nombre de textes avant de donner les miens.

A quel moment avez-vous commencé à écrire ?

A.N. A l'âge de dix-sept ans. Depuis, je n'ai plus arrêté. Auparavant, j'étais épistolière. En effet, à l'âge de six ans, j'ai été obligée de commencer une correspondance avec mon grand-père maternel que je ne connaissais pas. Je le raconte dans ce roman, *Une forme de vie*. Tout est vrai, d'ailleurs, dans ce roman, sauf le personnage de Melvin Mapple, qui, à ma connaissance, n'existe pas - et je n'ai jamais eu, hélas, de correspondance avec un soldat américain basé en Irak... J'ai donc commencé par être épistolière avant de devenir écrivain, et ce par obligation. C'était pour moi un cauchemar. J'incline à penser que ces lettres ont énormément contribué à faire de moi un écrivain. Bien sûr, ce ne fut pas le seul élément, mais je pense que je suis devenue écrivain et surtout cet écrivain parce que j'ai écrit tellement de lettres... La correspondance reste très importante dans ma vie et je suis probablement l'écrivain qui correspond le plus avec ses lecteurs.

Quand avez-vous décidé de répondre de façon aussi systématique à vos lecteurs ?

A.N. C'est une chose à laquelle je ne m'attendais pas du tout. Quand j'ai publié mon premier roman, *Hygiène de l'assassin*, en 1992, je ne savais pas que j'allais recevoir des lettres. J'avais lu *Les jeunes filles* de Montherlant, mais je pensais que c'était de la fiction... Et puis j'ai commencé à être bombardée de lettres. Je n'ai pas pu faire autrement que d'y répondre : j'étais à la fois flattée et sidérée par ce phénomène.

Etiez-vous vraiment ce personnage un peu naïf que vous décrivez si souvent ?

A.N. Oui. Vraiment. Je suis navrée de devoir le confesser ! L'Amélie que je présente dans ce nouveau roman est très proche de la réalité. Bien sûr, il s'agit d'une fiction mais... je pense que je serais tombée dans le panneau exactement comme elle. Je tombe toujours dans le panneau. Toujours. Parce que je crois en la fiction ! Lorsqu'on essaie de me faire entrer dans une

fiction, quelle qu'elle soit, je ne vois aucune raison de ne pas y entrer. Déformation professionnelle, sans doute. Dieu sait si je reçois des lettres contenant parfois des énormités, mais je vois toujours le côté crédible de l'affaire. C'est aussi, pour moi, une manière de vivre. Je crois que cela vient de cette phrase de la Bible qui est pour moi fondamentale : "Si on frappe à ta porte, ouvre." C'est une phrase que je mets en application tous les jours. Elle peut mener très loin... pas forcément là où l'on a envie d'aller. Mais toutes les fictions ne commencent-elles pas ainsi ?

Pourquoi la fiction vous semble-t-elle plus intéressante que la réalité ?

A.N. Parce que la fiction, paradoxalement, permet de dire beaucoup plus de vérités. Y compris sur soi. C'est une façon de se cacher. Quand j'écris en étant directement autobiographique, ce qu'en effet j'ai fait quelques fois, je ressens toujours cette peur de dire ce que je n'ai pas envie de dire. Cette obsession apparaît dès que j'écris de l'autobiographie et disparaît dès que j'écris de la fiction. A cet égard, *Une forme de vie* est tout à fait révolutionnaire parce que c'est la toute première fois qu'il y a intersection entre les deux. C'est la première fois que je mêle ma réalité la plus plate, à savoir mon quotidien (je vais chez Albin Michel, dans mon petit bureau, j'ouvre mon courrier, j'y réponds, tous les jours, je suis en cela comme une petite employée, et je me compare volontiers à Gaston Lagaffe car je dois éponger le courrier en retard...), et la fiction, à savoir ce personnage de soldat américain basé en Irak, qui débarque dans la vie d'Amélie Nothomb et lui parle du réel, d'un des problèmes les plus cruciaux d'aujourd'hui : la guerre d'Irak, qui est loin d'être finie, l'Amérique, la politique de Bush qui, même terminée, conditionne encore notre monde...

Quels sont les écrivains qui vous ont influencée ?

A.N. En vérité, tous les écrivains que j'ai lus persistent à avoir une influence sur moi. Lesquels ? C'est très difficile à dire. J'ai l'impression que chacun de mes livres se place sous le patronage principal d'un écrivain, ce qui n'exclut pas du tout l'influence mosaïque de tous les autres. C'est affreusement prétentieux à dire mais s'il fallait placer *Une forme de vie* sous le patronage d'un écrivain, ce serait Truman Capote. D'ailleurs il est cité dans le livre. Là aussi, singulier mélange de vérité la plus absolue et de fiction la plus totale... A côté de ça, il y a les écrivains de toujours : Nietzsche, qui m'a sauvé la vie ; Diderot, qui est le Saint Patron de tous les philologues ; la Bible, qui revient sans cesse ; *Le portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde ; *La princesse de Clèves*... Le latin et le grec ont également été terriblement importants dans ma formation, et dans ma concision : le latin et le grec apprennent à posséder sa syntaxe à fond, donc à écrire court.

Que répondez-vous aux critiques qui trouvent que vos livres sont souvent trop courts ?

A.N. Ça me va très bien. Je ne sais pas à quoi cela est dû, mais c'est ainsi. Je vis dans l'idée qu'un grand et gros roman m'attend un jour. Je sais ce qu'il sera, d'ailleurs. Mais je ne me fixe jamais aucune obligation de longueur ou de concision. Quand un roman est bon, il est toujours trop court ; quand un roman est mauvais, il est toujours trop long. C'est la seule règle.

Comment écrivez-vous ?

A.N. A la main, sur des cahiers d'écolier totalement insignifiants, qui n'ont l'air de rien. Il n'y a aucune rature. Les ratures, je les fais dans mon cerveau, avant d'écrire. Si vous pouviez faire une coupe de mon cerveau, vous ne verriez que des ratures. Mais une fois que ce son - car le

principal critère est le son - jaillit sous mon Bic sur mon cahier, je ne modifie rien. Tout a été suffisamment travaillé dans ma tête avant. Je travaille le son dans ma tête parce que ma voix gâche tout.

Ecrivez-vous vraiment tous les jours ?

A.N. Je me lève tous les jours à 4 heures du matin, depuis 1989. Même le lendemain d'une cuite - ça arrive -, même quand je suis malade, même quand j'ai de graves problèmes. L'état d'esprit que l'on attrape à cette heure-là de la journée, c'est-à-dire quand on se réveille trop tôt, est absolument unique. En vingt ans, il y a eu exactement un seul jour où j'ai décidé de m'en passer : j'ai voulu essayer le dimanche matin d'une personne normale, avec un bon livre, des croissants, etc. Ça a été l'enfer ! Donc j'ai compris : plus jamais ça ! Bien sûr, je n'aime pas me réveiller à 4 heures du matin. Je suis comme tout le monde, à 4 heures du matin je préférerais rester dans mon lit, mais si je me lève - et je me lève - alors je sais que je vais pouvoir atteindre l'état d'esprit que je veux. Après, je deviendrai quelqu'un de tout à fait fréquentable...

Prenez-vous des notes ?

A.N. Non, jamais. Je n'ai jamais pris de notes de ma vie. Je me lève et j'écris.

Mais dans quel état physique est-on lorsque l'on s'astreint à une telle discipline ?

A.N. Au moment précis du lever, surtout l'hiver, je suis une épave. Je ne suis pas en état d'écrire à 4 heures du matin. Il faut que je m'administre mon demi-litre de thé - un thé beaucoup trop fort et, pour tout vous avouer, parfaitement... dégueulasse. Pour que ce thé trop fort fasse son effet, il faut que je sois totalement à jeun. Je réprime alors une terrible envie de vomir- je suis devenue très forte pour la réprimer - et, à 4 h 10, je m'installe devant mon cahier avec mon stylo Bic. Les premières secondes sont terriblement difficiles - je me répète sans cesse "je ne vais pas y arriver, je ne vais pas y arriver, c'est trop difficile, je n'ai pas la force" - et puis, dès que la machine est activée, ça devient formidable. On passe donc de l'enfer du lever, où l'on est un pauvre déchet, à une extraordinaire exaltation.

Arrive-t-il que l'écriture ne vienne pas ?

A.N. Non, jamais. Bien sûr, tout ce que j'écris n'est pas formidable. La preuve en est que je publie à peine le quart de ce que j'écris. Mais ça vient toujours. Jamais à gros bouillons. Je me comparerais plutôt à un robinet qui aurait une fuite. Une fuite légère. Vue de l'extérieur, cette fuite a sans doute l'air d'un ennui absolu, mais de l'intérieur c'est extrêmement intéressant.

N'y a-t-il pas une forme de complaisance dans cette souffrance ?

A.N. Je comprends que l'on pense cela. Mais, pour moi, la souffrance ne dure qu'aussi longtemps que je n'écris pas. Je n'ai aucun plaisir à boire ce thé trop fort, mais j'aime l'effet qu'il produit, les états de conscience qu'il déclenche. On peut considérer cela comme une drogue, une drogue parfaitement légale et qui n'a pas d'effet toxique. Dès 4 h 15, ma vie est franchement enviable et ce que je vis est absolument fascinant. C'est un moment de très grande inconscience... Il y a toutes les raisons de se prendre pour Dieu. C'est de la mégalomanie, j'en suis tout à fait consciente, mais je relis chaque année tout ce que j'écris - y compris les manuscrits ratés...

Que faites-vous de ces manuscrits ratés ?

A.N. Je ne les publierai pas. Jamais. J'ai déjà pris les mesures testamentaires. Je ne dis pas qu'ils sont tous mauvais, il y en a beaucoup dont je suis fière, mais ils ne sont pas destinés à la lecture.

Qui décide de cela ?

A.N. Moi !

Seule ?

A.N. Seule !

Vous ne subissez pas les pressions de votre éditeur ?

A.N. Franchement, je crois que mon éditeur a quelques raisons d'être content de moi. Je ne dis pas que ces pressions n'existent pas, mais... il trouve à qui parler.

Combien de temps durent ces périodes de travail ?

A.N. Toute l'année. Sans la moindre exception. J'écris de 4 à 8 heures tous les jours. Ensuite, mon état d'esprit n'est plus le même : je peux écrire des lettres, mais c'est tout. Il faut être très mégalomane, vous savez, pour écrire comme je le fais. Je suis mégalomane de 4 heures à 8 heures, mais le reste de la journée, pas tellement. Dans l'après-midi, j'ai beaucoup plus d'humour et je vois comme tout cela est sans doute ridicule.

Comment naît un roman d'Amélie Nothomb ?

A.N. Il n'y a pas deux naissances qui se ressemblent. Le seul point commun entre ces innombrables grossesses, puisque je suis enceinte pour la soixante-neuvième fois, c'est qu'elles ne résultent de presque rien. Pour ce roman, j'étais à Philadelphie, dans ma chambre d'hôtel, partie faire de la promotion, et, comme dans toutes les chambres d'hôtel américaines, je reçois le matin le journal *USA TODAY*. Dans l'édition en date du 9 février 2009, et il y avait un petit article dans le coin intérieur droit : "Epidémie d'obésité dans l'armée américaine basée en Irak". Je n'en ai pas su davantage, je n'ai pas eu l'explication du phénomène, mais ça m'a intriguée. N'étant pas journaliste, je n'ai pas enquêté sur la question, ce n'est pas mon métier. Etant romancière, le 2 mars 2009, j'ai commencé, dans ma chambre d'hôtel à Barcelone, à écrire ce roman. Je savais que je voulais aborder cette question mais je ne savais absolument pas de quelle manière. J'ai commencé à écrire et me suis dit : "Amélie c'est une évidence ! Tu veux en savoir plus sur ce sujet ? Eh bien, l'un de ces gros soldats va commencer à t'écrire." Et aussitôt est apparu Melvin Mapple. Il a commencé à m'écrire. Et je lui ai répondu. Puis il m'a répondu... J'imagine que c'est une forme de schizophrénie d'avoir une correspondance avec quelqu'un à qui on a donné naissance... Mais il existait vraiment pour moi, et m'expliquait pourquoi il était gros, pourquoi c'était le fait d'être à Bagdad qui l'avait rendu gros...

Je reviens sur une anecdote controversée : est-il vrai que votre premier roman, *Hygiène de l'assassin*, a été refusé par Gallimard et Philippe Sollers ?

A.N. C'est tout à fait vrai ! Et sincèrement, avec le recul, je remercie Sollers d'avoir cru que mon texte était un canular. Ce roman, publié chez Gallimard, n'aurait pas été promis à l'heureux destin qu'il a eu. Le côté très bon enfant de la maison Albin Michel me convient profondément. Jusqu'à présent...

En vingt ans d'écriture et de fréquentation du monde littéraire, qu'avez-vous appris ?

A.N. Je suis devenue solide, ce que je n'étais pas du tout. Je me voyais comme quelqu'un de fragile, ce que je suis aussi par ailleurs, mais j'ai appris à résister aux innombrables tentatives d'intimidation, à ces moments extrêmement violents où on a l'impression que les gens ne veulent plus vous voir, notamment lorsqu'un livre marche moins bien ou que la critique vous étrille. Je suis, vis-à-vis de cela, d'une impaviderité peu ordinaire. Cela ne change rien à ma façon d'écrire ni à mon comportement.

Où se trouvent les fragilités d'Amélie Nothomb ?

A.N. Je pense que je le sais. Pour cette raison je n'ai pas trop envie d'en parler. Disons que... ma principale zone de fragilité concerne... la frontière. J'ai toujours envie que les choses se passent bien avec les gens ; or, quand ça capote, c'est toujours à cause de la frontière, parce que la frontière est incertaine... C'est mon talon d'Achille, la frontière. Il faut qu'il y ait une frontière, et si on la franchit alors plus rien ne fonctionne.

Mais où la situez-vous ? Le personnage de votre roman, la romancière Amélie Nothomb, a bien du mal à la situer et se laisse prendre à son propre piège...

A.N. Je suis comme elle, je me laisse prendre au piège tout le temps. On ne sait jamais qui va tenter de transgresser cette frontière, et quand la tentative de transgression apparaît, c'est toujours la même chose, je ne sais jamais ce que je dois faire ! Je ne sais pas dire à l'autre : "Non, là vous allez trop loin." Il n'est pas dans ma nature d'être désagréable, mais je dois, avec une infinie diplomatie, dire : "Je préférerais que vous n'alliez pas là." Les trois quarts du temps la personne vous répond : "Mais j'ai le droit d'aller là." Que lui dire ? C'est infiniment problématique.

Vous posez dans ce livre la question de la solitude : quelle place laisse-t-on à l'autre quand on se lève tous les jours à 4 heures du matin ?

A.N. Encore la question de la frontière. La personne avec qui je vis ne lit pas mes manuscrits, bien sûr. Elle les lira sans doute avant les autres. Mais est-ce que vouloir se passer de ça n'est pas une forme d'angélisme parfaitement stupide ? Ma zone de fragilité est là, en effet.

Croyez-vous à l'inspiration ?

A.N. Oui, bien sûr. C'est une théorie qui passe pour romantique et stupide, mais comment aurais-je pu écrire soixante-neuf manuscrits si je n'étais pas inspirée ?

Pourtant, la discipline que vous vous imposez fait davantage songer à une mécanique qu'à une inspiration...

A.N. Au contraire, c'est une véritable lucidité face à l'inspiration. J'ai compris comment l'inspiration fonctionnait : il faut se mettre à sa disposition. Elle ne vient pas n'importe comment. Il faut trouver son moment de disponibilité. Le mien - pauvre de moi - c'est 4 heures du matin ! Je me montre d'une disponibilité hors norme vis-à-vis de cette fameuse muse, mais je persiste à penser qu'il s'agit quand même d'un phénomène extérieur. J'ai tendance à tomber enceinte du livre suivant quand je n'ai pas fini ma grossesse précédente. Moment de grande angoisse : je vois que je suis enceinte mais je ne sais toujours pas comment ça va s'articuler en moi. Quand je prends mon cahier vierge, je me dis : "Ça passe ou ça casse." Et c'est à ce moment-là que ça se produit. Comment puis-je croire que ça vient de moi ? Ça vient de façon tellement in extremis.

Vous parlez comme une mystique...

A.N. C'est une question théologique sans doute complètement dépassée et stupide aujourd'hui, mais je l'ai trop de fois constatée pour pouvoir la nier. Il s'agit d'une forme de... grâce. Mais la grâce ne fait pas tout. Encore faut-il se montrer suprêmement disponible à cette grâce. Je ne sais pas si tout le monde est capable d'une aussi grande disponibilité que moi. Je vais très loin, je suis très jusqu'au-boutiste dans ma mise à disponibilité à cette grâce. Pour être écrivain, il ne suffit pas d'écrire un livre, il faut, aussi, une très grande constance qui suppose, là encore, des efforts infinis, une immense patience et une très grande humilité. Et aussi une très grande ambition. L'acte d'écrire est forcément très ambitieux. Sinon, il faut faire autre chose... Soyons clair : si on prend le risque de polluer davantage la planète et les librairies avec ses productions alors qu'il existe déjà tant de chefs-d'oeuvre, il faut être ambitieux. Sinon, on se fiche du monde.

Quelle est votre ambition ?

A.N. Etre un écrivain.

Envisagez-vous que votre popularité s'effrite ou cesse d'un coup, sans explication ?

A.N. Je n'y aspire pas... mais, en même temps, je l'ai eue, cette popularité. Elle dure depuis longtemps. Ça se produira donc un jour, et ça ne sera peut-être pas plus mal. Il y aura un jour où je serai fatiguée, c'est certain, et je serai peut-être contente, ce jour-là, que l'on parle un peu moins de moi.

L'expérience permet-elle d'être une meilleure styliste ?

A.N. Oui. Je vais vers toujours plus de concision. Plus j'écris, plus j'apprends tout ce dont je peux me passer. Le moment d'écriture est un moment de grand vertige et d'intense jubilation. Je me dis : "ça, je ne vais pas le mettre", et ça fonctionne quand même ! Rien ne permet de faire l'économie de ce travail-là, seul l'écoulement du temps et la pratique intense permettent de découvrir ce dont on peut se passer. Je reçois énormément de manuscrits, et l'on reconnaît toujours le débutant à ceci : il met tout, les descriptions, les personnages, tout... Soit on est Georges Perec et on le fait pour d'autres raisons, géniales, soit on n'est pas Perec et on ne le fait pas.

Vous écrivez : "Un artiste qui ne doute pas est un individu aussi accablant qu'un séducteur qui se croit en pays conquis. Derrière toute oeuvre se cache une prétention énorme, celle d'exposer sa vision du monde. Si une telle arrogance n'est pas

contrebalancée par les affres du doute, on obtient un monstre qui est à l'art ce que le fanatique est à la foi." Comment surmontez-vous le doute ?

A.N. Il n'y a qu'une seule façon de surmonter le doute, c'est d'avancer. Affronter sa peur. C'est l'une de mes lignes de conduite : la peur est là, mais au lieu de s'enfuir, on y va tout de suite. J'ai peur de l'écriture, donc j'écris tous les jours. Tous les matins, le premier moment est un moment d'intense panique : j'ai peur que ça ne vienne plus. Donc j'écris.

Dans ce roman, un écrivain nommé Amélie Nothomb répond méthodiquement à son courrier de lecteurs. Pourquoi vous astreignez-vous à cette tâche, qui, compte tenu de votre popularité, doit être énorme ?

A.N. J'ai follement besoin de l'autre. J'ai été éperdument seule de dix à vingt ans. Cette solitude, qui n'était pas choisie, m'a fait énormément souffrir. J'aime que l'autre se manifeste sous forme de lettres, parce que c'est une belle façon d'exister. J'ai donc envie que ça continue. A la base, ce sont des raisons hédonistes et existentielles qui m'ont fait répondre à tout ce courrier, mais je ne mesurais pas à quel point j'allais être dépassée par la situation. Selon toute vraisemblance, il y a un jour où ça ne marchera plus car je ne veux pas de secrétaire et je suis donc toute seule pour répondre aux lettres. Dans le meilleur des cas, j'arrive à entretenir deux mille correspondances. Mais si 200 000 personnes m'écrivaient, je me tirerais une balle dans la tête tout de suite !

A ce sujet, vous expliquez que la meilleure lettre ne dépasse jamais une page A4 recto verso... Et vous établissez un parallèle entre la brièveté des bonnes lettres et les différents niveaux du désir...

A.N. Que voulez-vous, je suis plus attirée par un petit verre de champagne que par une énorme chope de bière, par un petit mets fin que par une assiette débordante de choucroute-purée. Et il en va de même pour les lettres : la lettre de dix-huit pages où l'on raconte sa vie, ça n'est jamais très intéressant.

L'art de la correspondance pèse-t-il sur l'art d'écrire des romans ?

A.N. Ce sont deux activités très différentes. Ce que l'on apprend grâce à la correspondance, c'est que l'on s'adresse à quelqu'un. Nombreux sont ceux qui pensent que la lettre est un art égocentrique. Je ne suis pas d'accord : c'est, au contraire, un genre généreux. On est là pour l'autre, la lettre n'a d'intérêt que parce que l'autre existe.

Franchissez-vous la frontière de papier qui vous sépare de vos correspondants ? Les rencontrez-vous ?

A.N. Je me force à rester du côté de l'écriture. Les problèmes surgissent précisément lorsque les gens veulent passer de l'autre côté du papier. Comment dire, sans être désagréable, que se rencontrer, boire un café ou un thé, n'a aucun sens ? Ce n'est pas du tout que l'autre me révulse ou que je me méfie, mais ça n'est pas possible : d'abord, parce que je ne peux pas passer ma vie à boire des cafés ou des thés avec des gens, ensuite parce que ce ne sera jamais aussi intéressant que de prendre un papier et un stylo.

Que signifie cette assertion dans Une forme de vie : "Tout écrivain contient un escroc" ?

A.N. C'est un sentiment qui ne me quitte jamais, en effet. Et je pense que le succès renforce cette impression. Une partie de moi me dit : "Amélie, tu n'as pas mérité ça." C'est une impression qu'ont tous les écrivains, à plus forte raison les écrivains qui ont du succès. Mais si on y réfléchit, il n'y a pas d'escroquerie : sur le livre, il est écrit "roman", ce n'est donc pas la vérité mais une construction de l'esprit. Un écrivain est un escroc s'il n'écrit pas son livre lui-même.

Pourquoi la question de la culpabilité est-elle présente dans tous vos livres ?

A.N. Vous me posez une question terrible. J'ai conscience que la culpabilité est omniprésente dans ma vie depuis l'âge de douze ans. Avant cet âge, je vous aurais fait des réponses absolument différentes. Elle fait partie de moi, je n'ai pas forcément d'explications. J'essaye de la traiter, de prendre des distances vis-à-vis d'elle, comme d'une maladie dont je serais victime. J'ai du mal à voir quel pourrait être le profit pour moi d'être coupable. Et, en même temps, la culpabilité me rattrape continuellement. Je lutte contre elle au quotidien. Mon instinct le plus naturel est de me dire : "C'est de ma faute."

Mais l'écriture de quelques romans autobiographiques n'a-t-elle pas permis de dépasser cela ?

A.N. Ça m'a fait beaucoup de bien, ça m'a permis de cerner le problème, mais il faut être naïf pour penser que le problème est réglé. Il est circonscrit, ce qui est déjà énorme, mais il ne s'évapore pas pour autant.

Pour quelle raison les personnages obèses sont-ils omniprésents dans vos livres ? Pourquoi, d'une façon plus générale, tous vos personnages renvoient-ils au corps et, surtout, au ventre ?

A.N. Je n'ai pas toutes les explications. Ne négligeons pas le fait que mon père, sans être obèse, a toujours été très gros. Qu'il est en lutte contre la nourriture. Or j'ai toujours entendu toute la famille dire que j'étais le sosie de mon père. J'imagine qu'il y a un rapport avec tout ça. Ne négligeons pas le fait que j'ai passé mon enfance au Japon, pays où existent les sumos, qui doivent être obèses. J'ai aussi passé une partie de mon enfance aux Etats-Unis, où l'obésité est très présente, mais aussi très intrigante. L'obésité est une maladie, une forme de transgression que je trouve très admirable à une époque où nous sommes tous tenus d'être transparents. Je vois les obèses comme des résistants. Un écrivain est là pour parler du réel : c'est ce que je fais en évoquant l'extraordinaire extension de l'obésité et en questionnant notre rapport à la nourriture.

Pourquoi décrivez-vous l'obésité comme une drogue, la plus nocive et la plus addictive ?

A.N. J'ai moi-même connu beaucoup de problèmes avec la nourriture. A quinze ans, la nourriture était pour moi un ennemi. Après deux années de jeûne absolu, j'observais que manger provoquait des effets mentaux hallucinants. La nourriture est très angoissante, beaucoup plus qu'autre chose, c'est une condition de la survie. D'ailleurs, toutes les religions ont une facette alimentaire, et il n'y a pas de religion sans interdits concernant la nourriture.

Quelle est la part de Dieu dans vos livres ?

A.N. J'ai fini par comprendre que j'étais une mystique sans religion. Peu importe de savoir si Dieu existe ou non, ça n'est pas la question intéressante. L'idée que Dieu existe continue d'être prépondérante pour moi, et reste une question obsédante. Le simple fait qu'il existe quelque chose est lié à une forme de transcendance, et, comme je n'ai pas le fin mot de l'affaire, ce mystère est probablement ce qui m'obsède le plus.

Quel est le rôle de l'écrivain ?

A.N. Aider les gens à trouver un sens à leur vie.

C'est une conception très christique...

A.N. On n'en sort pas ! On ne pense pas impunément pendant douze années de sa vie qu'on est de la même famille que le personnage que vous venez de nommer. Il en reste quelques séquelles.